NOTES DIVERSES.

SYSTÈME PHONIQUE ET ORTHOGRAPHIQUE

POUR LA TRANSCRIPTION DE L'ARABE.

(Extrait de la 2^e édition de la *Chrestomathie arabe* de M. BRESNIER, p. 5 à 17.)

Rien n'est plus à désirer, pour populariser la science et obéir aux exigences pratiques, que de voir substituer aux bizarres systèmes actuels, un mode simple et rationnel qui soit applicable à la représentation des caractères arabes.

La réalisation de ce vœu tient aux conditions *d'exactitude et d'uniformité* dans l'appréciation des sons et de leurs signes représentatifs pour les deux langues, *et aussi à l'abstraction de tout préjugé d'amour-propre ou d'école*. Elle tient encore à la connaissance bien assise de la prononciation et de l'orthographe arabes.

Nous allons donner un exposé succinct des résultats pratiques des principaux systèmes européens, et livrer, en toute modestie, à l'appréciation et à la sagesse de l'opinion publique, un mode très-simplifié de représentation de la prononciation et de l'orthographe arabes, pour les Français.

Nous pensons que l'on s'est étrangement mépris en Europe sur le but à atteindre par un système quelconque de transcription des caractères arabes. Au lieu de se borner à prétendre au résultat modeste, mais essentiellement utile, de présenter à **TOUT LE MONDE**, *avec le moins d'inexactitude et le plus de simplicité possible*, les mots arabes que la science et la pratique emploient ; — on a voulu *substituer* les caractères des Européens à ceux des Arabes, et épargner non-seulement aux orientalistes futurs, mais encore aux musulmans eux-mêmes, le soin d'apprendre leur alphabet.

C'est dans cette intention que Volney, entre autres, a publié

la *Simplification des Langues orientales*, in-8°, Paris, an III. Son mode de reproduction consiste en l'addition à nos lettres alphabétiques, de caractères nouveaux et bizarres, représentant des articulations qui existent déjà presque toutes chez nous. Les voyelles, figurées par de toutes petites lettres, sont placées en haut, à la droite des consonnes, à la manière de notre apostrophe. Un lecteur français ignorant l'arabe ne peut rien comprendre à ce mode d'écriture, et celui qui connaît la langue ne peut facilement l'employer.

Le système de Volney, quelque étrange qu'il soit, n'est rien en comparaison des combinaisons plus minutieuses que rationnelles des orientalistes européens, notamment des Allemands et des Hollandais. Parmi ces derniers, M. Veijers a publié, sur ce sujet, une brochure in-4°, imprimée à Leyde en 1840, et intitulée : *Nieuwe proeve om al de arabische letters en verdere schrijfteekens door het gevoon europeesch karakter onderscheidelijk uit te drukken*. Dans cet opuscule, M. Veijers censure judicieusement l'abus fait par les Européens de doubles ou même de triples lettres pour représenter des articulations arabes (il aurait pu ajouter : même des articulations européennes); et, pour éviter cet inconvénient, il conclut à joindre à nos caractères romains une quantité considérable de points et de traits inférieurs ou supérieurs imperceptibles, représentant, selon lui, toutes les particularités de la prononciation et de l'orthographe. Ce moyen, il est vrai, n'augmente pas le nombre des caractères; mais, ce qui est bien pis, il attribue à chacun d'eux une multiplicité de valeurs fort embarrassante pour un orientaliste, et inintelligible pour le public, grâce à tous les signes accessoires dont les lettres européennes sont embarrassées. Avec ce système, M. Veijers est parvenu à représenter les vingt-huit lettres arabes par plus de soixante lettres européennes, dont un grand nombre se confondent facilement entre elles. Son alphabet représentatif contient douze A, trois C, deux G, neuf I, trois O, quatre T, sept U, etc., (quarante lettres pour sept caractères!) et tout le reste en proportion. Les lettres *italiques*, mêlées aux lettres *romaines*, ajoutent à cela la confusion d'un double alphabet.

On conçoit fort bien qu'avec un tel mode de transcription, on ne peut lire qu'en se représentant les mots écrits en caractères originaux, ce qui est loin d'être facile aux personnes même

les plus familières avec l'arabe, et est, par conséquent, impossible à toutes les autres. Nous aurions bien voulu donner ici un court specimen de ce système *très-simple*. Mais deux raisons s'y opposent : nous ne le connaissons que depuis peu d'années, ce qui est insuffisant pour le bien appliquer, — et nous serions obligés de faire établir à grand frais des caractères spéciaux, et de retarder indéfiniment la publication de notre Livre.

Les auteurs de tous ces systèmes de transcription n'ont pas tenu assez compte de l'inconvénient, *même matériel*, de recourir à des caractères particuliers, que l'on ne peut se procurer ni en tous temps ni en tous lieux.

Le moins irrationnel des modes européens de transcription, est l'usage que l'on suit généralement en France, et qui consiste à introduire la lettre H partout où l'on suppose que la prononciation des Arabes ne ressemble pas à la nôtre. La lettre H, à notre époque, n'a plus qu'une valeur orthographique ; et elle est, en réalité, sans influence sur la prononciation chez nous. Ceux qui ne la prononcent pas l'ont nommée *aspiration*, tandis que ceux qui l'articulent l'expriment par une *expiration*. — Son emploi abusif dans la transcription de l'arabe, n'a d'autre inconvénient que d'embarrasser inutilement la lecture, et d'induire ceux qui la voient à des efforts de prononciation aussi vains que disgracieux.

En créant les systèmes en vue d'une précision rigoureuse et d'une universalité d'application *qu'il est impossible d'obtenir*, les auteurs, peu habitués aux observations pratiques, n'ont pas pensé que la *prononciation* des lettres romaines, comme celle des lettres arabes, *est soumise à un grand nombre d'influences locales*, et qu'aucun système ne peut être universellement appliqué dans toute sa rigueur. Ils n'ont pas réfléchi que leurs combinaisons *obligent plus que jamais les Européens à recourir aux textes*, au lieu de leur en tenir lieu, et que la difficulté réelle n'est pas d'imaginer un système, mais de le faire adopter. Ils ont cru, par exemple, comme Volney et quelques autres idéologues, que les peuples musulmans, pour faire plaisir aux Européens, renonceront à un mode d'écriture *national*, que l'habitude leur fait préférer au nôtre, et qui a pour eux une origine éternelle et divine ; qu'ils s'empresseront, par conséquent, de transcrire en des caractères étrangers pour eux, suivant le caprice de quelque *Roumi*, tous les livres de leur doctrine et

de leur littérature. — Ces auteurs, enfin, ont espéré que les Européens, pour leur usage tout particulier, se chargeront des travaux et des dépenses de cette inutile transposition, lorsqu'il serait plus rationnel, alors, et plus avantageux pour tous, de publier les textes dans leur forme originale.

Nous avons signalé déjà avec détails dans nos ouvrages, les inconvénients très-graves du mode, *sténographique* en quelque sorte, de l'écriture arabe; nous avons même dit *qu'un tel système rend la lecture IMPOSSIBLE AUX MASSES, et présente un obstacle puissant à la civilisation des populations, en s'opposant à la propagation et au progrès des idées*. On ne nous accusera donc pas d'engouement irréfléchi pour ce genre d'écriture, qui n'a d'avantage à nos yeux qu'un mérite calligraphique incontestable.

D'après ces considérations, et par suite d'une longue habitude des populations arabes, nous nous croyons fondé à dire que tous les systèmes européens ne peuvent, à notre époque, *amener ni préparer aucune modification à l'écriture des musulmans*. — Sans avantage réel pour les *vrais* orientalistes, ils peuvent tout au plus dissimuler temporairement à quelques étudiants peu courageux, la difficulté primitive de l'écriture arabe. Ils ne sont donc, à peine, qu'un moyen didactique dangereux, qui fausse les idées en éloignant de l'application. — Ceux qui veulent apprendre l'arabe *pour le savoir*, doivent l'étudier tel qu'il a toujours été, et par conséquent *tel qu'il est encore*, et s'abstenir de tous ces moyens factices dont il est presque impossible d'effacer plus tard les mauvaises influences.

S'il paraît démontré que la transcription des caractères arabes avec nos lettres ne peut utilement et rationnellement remplacer les textes; si elle est (et nous pouvons l'affirmer) dangereuse pour l'étude, — *son emploi, indispensable en un certain nombre de cas scientifiques et usuels, se trouve restreint A LA CITATION DE NOMS D'INDIVIDUS ET DE LIEUX, OU DE PASSAGES DE TEXTES, que l'on ne peut ou ne croit pas devoir écrire ou imprimer en caractères arabes*.

Ces noms ou ces passages transcrits, sont destinés ordinairement à être lus par le public plutôt que par les hommes spéciaux, et ils exigent, pour ce motif, un mode de reproduction simple, pouvant être lu sans effort par TOUT LE MONDE, et retraçant la prononciation aussi *approximativement* toutefois,

que le permet l'analogie de chaque langue. Ils doivent en outre réserver, *au besoin*, quelque léger indice d'étymologie et d'orthographe suffisant à l'orientaliste, *que l'on suppose toujours familier avec la grammaire.*

Le but réel et positif d'un système de transcription, est donc de CONCILIER, AUTANT QU'ON LE PEUT, LES FAITS DE LA PRONONCIATION AVEC LES PARTICULARITÉS DE L'ORTHOGRAPHE ARABE.

SYSTÈME DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE.

En août 1844, une commission fut chargée, à Paris, par M. le Ministre de la Guerre, d'établir, pour l'Algérie et pour la Commission scientifique, un mode uniforme de reproduction des mots arabes en caractères français. Les membres étaient M. CARETTE, capitaine du génie, membre de la Commission scientifique; M. Eugène DE NULLY, secrétaire-interprète du Ministère, et l'AUTEUR de ce livre, alors momentanément en France; ce dernier fut chargé de préparer le travail et d'en dresser le rapport.

S'appuyant sur les faits et les principes ci-dessus énoncés, et qui lui ont été signalés par la double expérience de la théorie et de l'application; la Commission expose dans son rapport les idées et les observations suivantes :

« Le but proposé est de simplifier et de régulariser les diverses orthographes qui, par leur complication et leur défaut de fixité, ont dénaturé la prononciation dans le public, et rendu impossible pour les savans l'appréciation étymologique.

» Convaincue de l'inutilité de tous les efforts pour indiquer *rigoureusement* par des lettres la prononciation d'une langue à *ceux qui ne la pratiquent pas*, et de l'inconvénient de toutes les minutieuses combinaisons imaginées pour arriver à une précision *illusoire*, — la Commission a cherché à représenter les mots arabes de la manière la plus simple et la plus appréciable à tous, en même temps la plus rapprochée possible de la prononciation de l'Algérie.

» Elle est partie de ce principe, que *presque toutes les lettres arabes ont dans notre alphabet une représentation IDENTIQUE OU ANALOGUE* ;

» Elle établit donc : 1^o que les caractères arabes ayant chez nous un *équivalent exact*, seront représentés par cet équivalent ; — 2^o que ceux dont nous ne possédons que les *analogues*, seront rendus par ces analogues accompagnés (pour les orientalistes seulement) d'un petit signe ou accent destiné à distinguer les articulations fortes, emphatiques ou gutturales, d'avec leurs analogues *simples* directement représentés par nous ; — 3^o que la lettre ξ , qui seule, n'a chez nous ni *équivalent* ni *analogue*, sera figurée par une *apostrophe*, accompagnée des voyelles que la prononciation et l'orthographe rendront nécessaires. — La commission néglige le α ainsi que plusieurs particularités purement techniques et orthographiques inappréciables pour le public, et que saisiront facilement les *vrais* orientalistes.

» La marque caractéristique d'une prononciation étrangère *analogue* (mais non identique) à l'une des articulations de notre alphabet, sera le signe algébrique ' placé à la droite de la lettre française. — Ce signe distinctif des articulations arabes n'a d'autre but que de signaler aux personnes qui connaissent et pratiquent l'arabe, la prononciation et l'étymologie des mots ; il peut être négligé pour le public qui ne saurait en tenir compte. — On peut l'employer seulement la première fois que l'on transcrit un mot dans une pièce française, et même, au besoin, le reproduire de temps en temps.

» En introduisant, *pour l'impression surtout*, l'usage de ce signe, qu'il est facile de se procurer dans toutes les imprimeries, et qui ne complique en rien le travail typographique, la Commission a voulu éviter l'obligation toujours onéreuse de faire graver exprès des caractères *spéciaux*, — et surtout permettre l'application *immédiate* de son système dans les localités les moins pourvues de moyens matériels d'exécution.

» Par tous les motifs précédens, la Commission, — voulant concilier autant que possible la prononciation et l'orthographe arabes, et, *dans le cas d'impossibilité absolue*, ACCORDANT LA PRÉFÉRENCE A LA PRONONCIATION, — adopte pour la transcription les caractères suivans :

ا et ا, o, i, â.	ز z	ب f
ب b	س s, c, ç, (suivant les cas, pour conserver l'articulation ce).	ف k', g
ت } ث } t, ts (confondus).	ش ch (français).	ك k
ج dj	ص s', c', ç' (même observation qu'au (s)).	ل l
ح h'	ض d'	م m } (jamais nasales).
خ kh	ط t'	ن n }
د } ذ } d (confondus).	ظ d' (confondu avec le ض).	ه h
ر r (non-grasseyé).	ع ' e	و ou
	غ r' (grasseyé).	ي i, y
		ى a

OBSERVATIONS.

» La Commission aurait voulu pouvoir rejeter entièrement l'emploi de deux lettres françaises pour représenter un seul caractère arabe, mais elle a été obligée d'admettre quatre exceptions à ce principe, à cause de l'exactitude *rigoureuse* de la reproduction française pour les lettres ج *dj*, — ش *ch* (français) — و *ou*, — et de l'impossibilité de trouver un *analogue* distinct suffisant pour le خ. — Cette dernière lettre ayant été jusqu'ici représentée chez nous par *kh*, la Commission, qui ne peut lui donner le *k* ni le *k'* déjà employés, lui conserve, faute de mieux, son ancienne représentation. — Cette complication regrettable est expliquée, sinon justifiée, par l'emploi assez fréquent, même chez nous, de deux ou plusieurs lettres pour figurer une articulation unique ou un son : témoin nos groupes *ch, sc, th, ent, aient, oient*, etc., etc.

» Les lettres ت et ث sont ordinairement confondues dans l'usage, et prononcées *t* et *ts* ; — le د et le ذ ont communément la valeur de notre *d* ; — le ص et le ظ sont pro-

noncés d'une seule manière, que l'on peut représenter approximativement par *d'*. Les Barbaresques écrivent souvent, quoiqu'à tort, ces deux dernières lettres l'une pour l'autre.

» Cette confusion plus ou moins rationnelle entre ces lettres étant générale en la plupart des localités, la Commission n'a pas cru devoir se montrer plus rigoureuse que les Indigènes ; et, profitant de ce moyen de simplification que lui offre la pratique, elle a réuni ces consonnes sous un même caractère.

» Quant aux sons ou voyelles, représentés en arabe par trois signes seulement, avec une infinité de nuances dépendant de l'influence des articulations que ces signes accompagnent, la Commission n'a pu se borner, comme on le fait en Europe, à l'emploi méthodique et imperturbable des trois lettres *o, a, i* qui dénaturerait très-souvent la prononciation des mots. S'appuyant surtout, à cet égard, sur les exigences phoniques, que nos voyelles et leurs combinaisons ne peuvent même pas toujours reproduire, elle choisira les voyelles françaises les plus voisines de l'usage.

» Lorsque la lettre *س* doit être prononcée comme la dernière syllabe de notre mot *mantille*, la Commission, ne pouvant adopter la combinaison *ill* qui induirait le lecteur français en erreur, représentera ce son par *iy* : elle transcrira par exemple, *حاشية* par *h'achemiya*.

» La Commission admet également les règles orthographiques ci-après :

» L'article *el* précédant un mot commençant par une lettre dite *solaire*, subira toujours, dans la transcription française, l'influence de cette lettre. Ainsi, l'on écrira : *'Abd er-rah'mân, Nâ'er ed-dîn*, etc.

» Les mots arabes terminés par la désinence féminine *ë*, qui est toujours précédée du son *A*, prononcé seul quand le mot n'est pas en liaison avec le suivant — seront toujours écrits en français par *A* seulement. La Commission rejette absolument l'emploi abusif de l'*H* final, si prodigué par les Européens, comme inutile à la prononciation et contraire à l'orthographe. Ainsi l'on écrira : *Biskra, Miliana, Aïcha, khalifa*, etc., etc., sans *h*, et non *Biskarah, Milianah*, etc. — Lorsque, par suite des règles de la liaison euphonique, le *ë* — qui est un véritable *T* — devra être nécessairement prononcé, on le représentera par son équivalent naturel *T* ; on écrira, par exemple :

Medinat en-nebi, ou, plus vulgairement, *Medint en-nebi*.

» Les articulations M et N, surtout à la fin des mots, n'ayant jamais en arabe le son *nasal* et *sourd* que nous leur attribuons, seront toujours prononcées comme si elles étaient suivies d'un *e* muet, que l'on ne prendra jamais la peine d'écrire.

» Enfin, les noms arabes transcrits en français *ne prendront pas l'S au pluriel*. Cette lettre orthographique ne se prononce pas dans notre langue, mais nous nous croyons presque toujours obligés de l'articuler dans les mots étrangers, ce qui les défigure sensiblement. — Il est de règle en français, d'ailleurs, de ne mettre l'S au pluriel des mots étrangers, qu'autant qu'ils sont régulièrement francisés. »

Voici quelques exemples de l'application de ce système de transcription :

الحمد لله الذي خلقنا *el-h'andou lillâhi lladi khalak'a-nâ* ;
— عايشة *Aïcha* ; — بنت *bent* ; — راشد *Beni Râched* ; —
صالح *S'alah* ; etc.

On peut tout simplement écrire pour l'usage ordinaire : *el-h'andou lillâhi lladi khalaka-nâ*, — *Aïcha*, — *S'alah*, etc.

Telles sont les bases sur lesquelles est fondé le système de transcription de la Commission scientifique de l'Algérie, que nous présentons ici à l'examen sans avoir la prétention de l'imposer à personne.

Nous devons rappeler, en terminant, qu'aucun système ne peut être *universellement ni absolument exact*. S'il est rationnel, il marque aussi directement que possible la prononciation générale *d'un pays* pour tout le monde, et retrace l'orthographe *à ceux qui la connaissent*. Il ne peut jamais se substituer à des textes : on doit en restreindre l'usage *à de courtes citations et aux besoins de la pratique*. Les particularités *minutieuses et techniques* de l'orthographe et de la grammaire peuvent être négligées sans inconvénient. Les orientalistes les connaissent, *et il y aurait une affectation pédantesque à en embarrasser le public*.

L.-J. BRESNIER.